

1) Si Gandhi était du département colombien du Cauca, il jouerait dans la chirimía

Protestation créative

Par Juan Manuel Tobar Manzo et Pablo Eduardo Tobar Manzo

Depuis quelques années, s'approcher des manifestations dans la ville de Popayán, a conduit à côtoyer un rythme cadencé qui inspire la marche, orné de flûtes qui ressemblent aux chants des oiseaux. Ce rythme accompagne les mobilisations de différentes organisations dans la capitale du Cauca. A chaque pas que nous faisons vers l'agglomération, on commence à distinguer le TATA PUM TA PUM produit par des tambours, le CHAAAAA produit par la Charrasca et le trino des flûtes jouées par les bambucos, marchas et cumbias.

Nous marchons depuis quelques pâtés de maisons avec des tambours à l'épaule et des flûtes dans notre sac à dos, de l'eau dans nos malles, du lait et du bicarbonate au cas où on nous gazerait, et un casque de construction pour protéger la tête en cas de situation violente. Nous écoutons la mélodie des flûtes, les mains et les bras commencent à bouger pour jouer de nos instruments et accompagner le *Rioblanqueño*. Dans l'interlude entre chansons, nous saluons les camarades, présentons nos respects aux maîtres *chirimeros* et nous nous situons stratégiquement au milieu d'une route pour couper la circulation dans la rue qui mène à la sortie sud de Popayán.

Les manifestations nationales en Colombie ont éclaté le 28 avril 2021, en réaction à des mesures antipopulaires telles que la réforme fiscale promue par le ministre des finances et la réforme de la santé. Le gouvernement a retiré les réformes, mais les objectifs de la société civile organisée se sont élargis, et à ce jour (4 août 2021) nous continuons à manifester contre la violence dans les régions et la mauvaise gestion de la pandémie du COVID19, et en faveur d'une éducation gratuite et de qualité et de mesures appropriées pour lutter contre les inégalités sociales.

Nous savons que c'est un jour difficile, c'est le 20 juillet, jour de l'indépendance de la Colombie, et depuis le comité central des manifestations nationales, on a donné l'ordre de manifester contre le gouvernement. Il est un fait que, de la part des forces de l'État, et notamment de l'Escadron mobile antiémeute (ESMAD), il y aura une forte répression vers la mobilisation sociale. À ce jour, la répression de l'État s'est traduite par 4687 cas de violence policière, 84 personnes tuées dans le cadre des manifestations, 82 personnes blessées aux yeux par l'ESMAD et 25 cas de violences sexuelles commises par la police (CIDH. 2021. 8-9).

Nous commençons la marche, et nous sommes rejoints par un groupe, bien qu'improvisé assez

animé et joyeux, qui dansent devant la chirimía inspirées par la musique. On ne parle pas, on ne se rappelle rien, on n'organise rien, il suffit que nous trouvions les regards et que nous commençons à produire de la musique pour commencer à générer des dynamiques d'appropriation de l'espace public, et qu'à travers la musique nous enflammons des volontés pour atteindre un objectif commun. Au fur et à mesure que nous avançons parmi les *bambucos* et les pas de danse, il nous est impossible de ne pas percevoir comment la musique unit et nous fait réaliser que nous ne sommes pas seuls, que, à chaque pas, à chaque note, ces éléments « permettent la construction d'une identité collective en opposition à une altérité hégémonique, en renforçant les liens de solidarité et de résistance entre les secteurs populaires » (Ortale. 2018. 15).

Nous continuons la marche et nous arrivons au poste central de police à Popayán en jouant *Mi Cafetal*, mais nous savons qu'il est nécessaire de s'arrêter devant les policiers et de pointer du doigt celui qui vient de perpétrer des massacres, portant atteinte aux processus populaires depuis son mandat de président : Álvaro Uribe Vélez. À ce moment-là le répertoire change, nous passons des

bamboux où la flûte est celle qui parle, pour faire usage de nos voix, un tambour marque le changement de rythme et nous commençons à crier avec rage et joie au rythme de *salsachoke* « 1... 2...3... et STOP Uribe, fils de pute ». L'altération des paroles de chansons populaires est un élément que nous pouvons trouver dans différents processus de résistance civile, depuis Amish aux États-Unis qui changent les paroles de chansons de pop ou de la culture populaire pour faire face aux entreprises (Safran. 2019), ou encore la société civile à Singapour, qui change les paroles en chansons institutionnelles pour remettre en question l'image du gouvernement (Kong. 1995). Dans notre cas, et comme reflet de notre propre façon d'assumer les malheurs avec joie, les exigences faites avec rage s'entrelacent avec un aspect presque carnavalesque dans les démonstrations, aspect qui imprègne de joie la manifestation, et invite à chanter et à danser le blasphème contre le gouvernement. Le drapeau de la *Gran Banae Chirimera* continue à avancer, flottant dans le vent, et derrière elle nous allons, avec des chapeaux de paille et des instruments de musique en roseau et plastique, marchant l'histoire. Les gens sont heureux de nous voir passer... jusqu'à ce que l'ESMAD arrive à la fin de la marche.

Alors que nous fermons la marche, nous commençons à sentir la présence de l'ESMAD par la sensation de démangeaisons dans nos narines et les yeux, produites par les gaz lacrymogènes. C'est à ce moment où nous ressentons une étincelle d'adrénaline qui parcourt tout le corps, et depuis l'estomac, le bon sens crie "fuis!" les jambes se préparent à agir rapidement et très vite, les yeux scrutent le panorama en identifiant la source du danger. En faisant preuve de sagesse et en se rappelant pourquoi nous faisons ce que nous faisons, la peur est expirée dans un soupir profond, nous savons que notre intégrité est en danger, mais nous insistons pour ne pas bouger et accompagner les manifestants et la première ligne.

« Le son des instruments évite le silence, où l'on entend les cris des confrontations, comme si on l'encourageait à continuer dans la lutte" (Participant aux manifestations, 3 juin 2021), ont été les mots que nous avons croisés auprès d'un participant aux manifestations, qui exalte l'une des fonctions fondamentales de la musique dans les espaces d'exercice de l'action non violente : rendre plus supportable le sacrifice, la discipline spirituelle *tapasya*, qui implique la non-violence, car, comme nous le rappellent depuis Porto Rico, dans notre contexte "La musique possède un pouvoir inestimable dans notre société. Elle est capable de s'adapter aux situations, de nous faire changer d'humeur, de créer la tranquillité ou de réaffirmer son identité" (Rivera et Vélez. 2019. 77).

La musique ne s'arrête pas, nous continuons à jouer malgré les grenades lacrymogènes qui bourdonnent à proximité de nos têtes et le nuage de gaz qui plane sur nous. Les joueurs et joueuses

de flutes continuent de gonfler leurs poumons avec l'air étouffant pour ne pas laisser tomber la mélodie; les démangeaisons dans les yeux et dans la gorge sont le prix à payer pour éviter que la musique ne cesse. La musique ne s'arrête pas, et nous observons que le chef d'orchestre Walter commence à prendre la tête de la marche, de plus en plus près de l'endroit où la première ligne confronte l'ESMAD. Voir le maître armé seulement avec sa flûte faire face à l'une des équipes anti-émeute est quelque chose d'inspirant. Sa force est inspirante et laisse entrevoir l'engagement et la discipline qu'il faut avoir pour s'engager dans des méthodes non-violentes d'action politique, puisque "comme à la guerre, les campagnes Satyagraha ont besoin de combattants entraînés, dotés d'un grand esprit de décision envers la communauté, d'une capacité de sacrifice, d'endurance, d'organisation et de discipline, qualités sans lesquelles on ne peut pas vaincre" (López Martínez. 2012. 62).

La mélodie recule et reprend peu à peu les espaces qui avaient été occupés quelques minutes auparavant par les tanks et les policiers, nous reculons pour avancer à nouveau, nous nous dispersons, nous reculons et nous avançons à nouveau. Le *Sotareño* sonne alors qu'un pâté de maisons plus loin le tank avec des canons à eau sous pression disperse les jeunes de la première ligne et les coups sur le cuir du tambour sont confondus avec les éclats des grenades étourdissantes, nous commençons à sentir la fatigue d'avoir été de 9 h à 17 h 30 accompagnant la manifestation. Avec l'arrivée de la nuit, et avec les horreurs commises par les policiers protégés par l'obscurité communes à toutes ces protestations dans le pays, nous commençons le retour à nos maisons, nous jetons un dernier coup d'oeil aux camarades qui restent et nous leur demandons de faire attention, Ils souhaitent la même chose et on se dit au revoir. La peur de ne plus jamais voir quelqu'un, de disparaître ou de perdre un œil dans les manifestations est réelle, ainsi dans nos profondeurs nous remercions la vie de nous donner un autre jour pour converger, marcher l'histoire, et avec nos instruments comme arme et la certitude de lutter pour la justice, changer tout ce qui doit être changé.

Juan Manuel Tobar Manzo : Tamborero, director Fundación Mambrú Internacional, avocat à l'Universidad del Cauca, y maestro en Relaciones Internacionales por la FLACSO - Ecuador.

Pablo Eduardo Tobar Manzo : Flautero, membre de la Fondation Mambrú Internacional, musicien clarinettiste de l'Université du Cauca, et maître de musique performance de l'Université de l'Illinois du Nord - USA.